OCTOBRE 1910 TROISIÈME SÉRIE N° 10

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'Etudes ésotériques, psychiques et divinatoires

Fondée par le Dr PAPUS en 1890

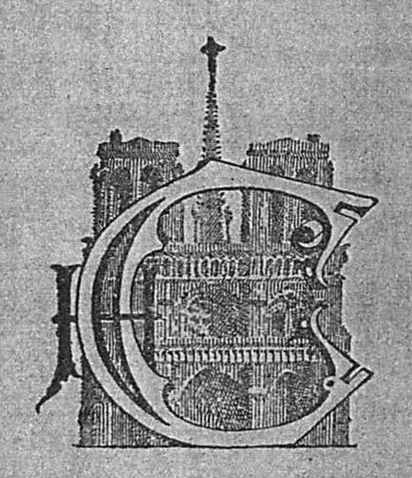
VINGTIÈME ANNÉE

Prix du Numéro . . . . . . 0.50 | Abonnement unique. 5 fr. par an.

Directeur : SÉDIR

Principaux Collaborateurs :

F.-Ch. BARLET, Jules BOIS, Ernest BOSC, Gaston BOURGEAT, Jacques BRIEU
R. BUCHERE, Léon COMBES, Dr GASPARD, A. GAUDELETTE, PHANEG
GRILLOT de GIVRY, Abel HAATAN, L. de LARMANDIE, Albert JOUNET
P. de REGLA, TANIBUR ,JULEVNO, KADOCHEM, L. LE LEU, Dr PAPUS
Paul REDONNEL, Léon RIOTOR, A. de ROCHETAL, Ely STAR, TIDIANEUQ
A. ROUGIER, Han RYNER, Gaubert SAINT-MARTIAL, J. WILLIAMS, Os. WIRTH.



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

BIBLIOTHEQUE CHACORNAC

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, Quai Saint-Michel, 11 — PARIS (Ve)

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

LA PHILOSOPHIE OCCULTE

DE

HENR. CORN. AGRIPPA

CONSEILLER ET HISTORIOGRAPHE
DE L'EMPEREUR CHARLES V.

Divisée en trois Livres

et traduite du Latin.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DU QUATRIÈME LIVRE
ET DE DIVERS AUTRES TRAITÉS

Précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre d'AGRIPPA
et ornée d'un portrait inédit de l'Auteur.

Deux beaux volumes in-8 carré de près de 500 pages, sur papier bouffant, composés en caractères elzévir avec titres en rouge et lettres ornées, avec des figures magiques et des tableaux kabbalistiques hors et dans le texte.

En souscription : **12** fr. — A l'apparition : **15** fr.

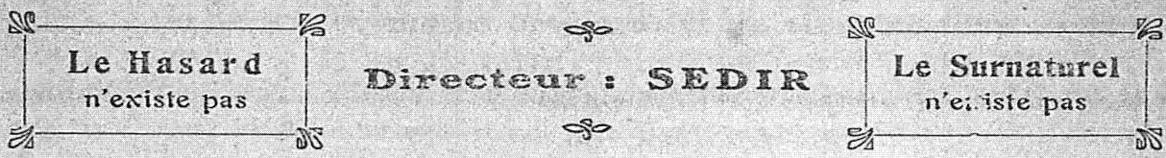
La **PHILOSOPHIE OCCULTE** est divisée en trois livres comprenant : le **premier**, 74 chapitres ; le **second**, 60 chapitres, et le **troisième**, 65 chapitres.

Le **premier livre** prend son point de départ dans l'étude des éléments et s'élève ainsi jusqu'à l'étude des trois mondes et des correspondances analogiques, base théorique de toutes les études de science occulte. La théorie des sympathies et des antipathies est longuement développée pour aborder ensuite les premiers principes d'astrologie. Les influences astrales sont décrites dans plusieurs chapitres (chap. 30 à 38) ; puis un chapitre (chap. 39) est consacré à la théorie de l'auteur sur le monde divin ou théurgie et nous abordons avec les chapitre 40 et suivants les considérations sur le monde physique et l'usage magique des substances qu'il fournit. L'étude des sciences de divination (*étude théorique*) et des procédés d'entraînement individuel est renfermée dans dix chapitres (50 à 60). Enfin, le livre se termine par la description des vertus patentes ou occultes de l'âme humaine, des moyens d'exalter ces vertus et de l'influence de l'âme de l'homme sur le monde physique d'une part, puis de l'influence du monde astral sur l'âme d'autre part.

Vingtième Année Octobre 1910 Troisième Série N° 10

LE VOILE D'ISIS

Revue mensuelle d'études ésotériques, psychiques et divinatoires



ABONNEMENT UNIQUE : 5 FRANCS PAR AN

Chaque auteur est seul responsable des opinions qu'il expose

SOMMAIRE

L'Aviation

On causait un soir, chez Andréas, du progrès extraordinaire que la science de l'aviation accomplissait en ce moment; et tout le monde faisait chorus pour admirer la hardiesse, l'ingéniosité, le courage des hommes volants. Notre hôte ne semblait pas partager notre enthousiasme, et quelqu'un lui en fit la remarque.

— Mais si, protesta-t-il, je trouve tout cela fort beau ; et puis, pendant ce temps-là, l'opinion publique est distraite ; on pense moins aux choses indispensables et ennuyeuses.

L'un de nous objecta le développement de la civilisation, la défense nationale, la culture de l'énergie, l'esprit d'entreprise si nécessaire à un peuple pour se maintenir à son rang.

— Eh oui, répondit Andréas, vous dites là des choses fort justes ; mais ne faisons pas de politique, ni intérieure, ni extérieure ; vous savez bien que, pour les nations comme pour les

individus, une seule chose est nécessaire : l'aide du prochain ; et puis, ces aviateurs sont hardis, sans doute, mais s'ils n'avaient point reçu d'aide malgré toute leur persévérance, leur science, leur désintéressement, leur courage, ils n'auraient pas réussi comme ils l'on fait. L'homme ne s'imagine jamais combien, dans tout ce qu'il entreprend, il reçoit de secours.

— Eh bien, si le Ciel a aidé l'aviation, ce ne peut être qu'une découverte excellente en tous points ?

— Le Ciel ? dit Andréas, en hochant la tête ; oui et non. Rien n'a lieu, évidemment, sans la permission du Ciel. Mais il laisse faire bien des choses qui ne sont, en dernière analyse, que des caprices ou des curiosités ou des cupidités. Tous les gens qui mettent trop de beurre dans leur soupe, le Ciel ne s'y oppose pas ; mais il ne le leur a pas ordonné, puisqu'il commande le contraire.

— Mais alors, rétorqua un jeune stagiaire, si un peuple ne va pas de l'avant, les autres le dépassent, l'oppriment, et finalement le conquièrent ?

— Oui, répondit Andréas avec un sourire ; c'est juste, mais je ne dis pas qu'un peuple doive somnoler dans une paisible indolence : la Nature ne le permet pas, d'ailleurs ; voyez ce qui est arrivé aux Boers...

— Alors, les Anglais eurent raison? interrompit vivement un vieil employé.

— Eh non, je ne dis pas cela : les Boers avaient tort de ne pas secouer la torpeur de leur existence patriarcale, mais l'Europe a eu le plus grand tort de ne rien faire pour leur défense.

— Que faut-il donc qu'un peuple fasse ? demanda le stagiaire.

— La même chose que l'individu. Il faut qu'il travaille, qu'il s'intéresse à tout, qu'il se tienne à son rang, ou s'y maintienne, et qu'il ne craigne pas de se déranger et de dépenser de l'argent pour aider, à l'occasion, d'autres peuples en retard.

— La France n'a-t-elle pas fait cela ?

— Oui, souvent. Ce n'est pas sans raison, ajouta Andréas avec une certaine gravité, que la France est l'aînée des nations ; et je ne suis pas chauvin en disant cela.

— Oh, dit le stagiaire qui avait un peu voyagé, c'est nous les moins chauvins. Il faut entendre ce que les Américains, les Anglais ou les Allemands pensent de leur pays, pour s'apercevoir que nous sommes modestes...

Andréas fit un geste évasif qui arrêta le jeune avocat, mais il se tut. Alors, je demandai à mon tour :

— Eh bien, et l'aviation ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? interrogea notre maître.

— Dites-nous quelques petites choses.

Andréas parut faire quelques efforts de mémoire, tandis que son regard prenait une expression abstraite ; puis, s'étant assis, il nous parla de la sorte :

— Tout vient à l'homme par des clichés, soit que leur chemin les mène ici-bas, soit que le désir humain les attire ; mais bien peu parmi nous sont assez forts pour détourner un cliché de sa marche. Les clichés constituent tout un monde universel ; ils sont l'ensemble des desseins de Dieu, des travaux qu'Il a préparés pour nous et pour toutes les créatures. Il y a des clichés cosmiques : la création est le plus grand des clichés ; des clichés planétaires, continentaux, raciaux, nationaux, individuels ; il y en a de météorologiques, d'astronomiques, de religieux, de scientifiques, de politiques. Une maladie, un mariage, une catastrophe, un livre, une infortune, une naissance, une mort, sont des clichés. Une bataille, un assassinat, une éruption volcanique, un gros lot, l'algèbre, un beau discours, cette réunion ce soir ici, ce sont des clichés. Des objets même, un canon, un navire, la cathédrale, des institutions politiques, un tribunal, une loi, une ville, une montagne, un appareil, l'automobile, sont des clichés. Un aéroplane est aussi la matérialisation d'un cliché.

— Cela, c'est de l'illuminisme néo-platonicien, dit le docteur-ès-lettres.

— Vous croyez, Monsieur, que Plotin, Porphyre et les autres ont aussi inventé quelque chose de toutes pièces, qu'ils n'ont pas fait que de reproduire des entités intellectuelles ? Et, sans attendre la réponse, Andréas continua en agitant la main avec vivacité :

— Non, voyez-vous, l'homme n'est jamais qu'un copiste plus ou moins habile et ingénieux ; le cerveau n'est qu'un appareil photographique plus ou moins sensible.

— Que faites-vous donc de la volonté ? répliqua l'universitaire.

— Elle ouvre ou ferme l'obturateur, répartit Andréas ; mais ajouta-t-il avec une sorte de salut, il y a des exceptions ; les gens très forts, très intelligents, peuvent faire beaucoup par la volonté ; mais, nous autres, le commun, nous sommes conduits un peu comme en troupeau ; c'est toujours du cas ordinaire que je parle. Eh bien donc, soit que l'homme, avide de trouver du nouveau ou de gagner de l'argent ou de rendre la vie plus commode, ou pour tout autre motif, soit qu'il cherche de son propre mouvement, soit que la volonté de Dieu, ou la marche naturelle des circonstances, le place sur la route d'un cliché, les mêmes phénomènes vont se produire. S'il refuse le cliché, celui-ci s'é-

loigne, puis revient ; si l'homme refuse une seconde fois, le cliché revient une troisième ; et si l'homme refuse encore, il s'en va définitivement. Toutefois, si l'homme n'accepte qu'à la seconde offre, il aura plus de peine dans son travail que s'il avait accueilli de suite le cliché ; et s'il n'accepte qu'à la troisième, l'invention lui ; ces deux êtres restent en présence un temps plus ou moins pelle ici l'homme est autre chose que l'entité dont s'occupe la psychologie ; j'entends parler de l'esprit de l'homme, du moi véritable, de ce qui est plus haut que la conscience.

Si le moi s'intéresse au cliché, celui-ci s'arrête au-dessus de lui ; ces deux êtres restent en présence un temps plus ou moins long ; ils se pénètrent réciproquement ; l'esprit humain magnétise pour ainsi dire le cliché et en construit une image vitalisée avec plus ou moins de force ; lorsque ce travail d'assimilation spirituelle, de digestion ,a pris fin ,le cliché modifié s'en va et continue sa route. Alors, l'image monte jusqu'au dessus du cerveau, du mental, veux-je dire ; et lorsque ce dernier l'aperçoit, naît tout-à-coup dans la tête de l'homme une idée. Il ne sait pas d'où cela lui vient ; ou il croit que c'est le résultat de son intelligence, de ses recherches ; mais cela ne fait rien ; la Nature n'a pas le sens de la propriété ni l'amour-propre d'auteur. Une fois la première intuition perçue par la conscience, ce que l'on nomme d'ordinaire la volonté peut s'attacher à cette lueur ou la négliger. Dans ce dernier cas, l'image flotte quelque temps autour de l'homme, et si celui-ci ne s'en occupe décidément pas, elle part, et il se peut qu'un cerveau plus hospitalier, plus ouvert ou plus curieux, l'accueille. Si la volonté accepte l'intuition, là commencent les inquiétudes, les travaux, les déboires de l'inventeur, mais le succès final lui fait tout oublier.

— Je ne demande pas mieux que de vous croire, dit le philosophe après un moment de silence, bien que tout cela ressemble fort à des légendes mythologiques ; mais comment cette image mystérieuse de l'inconscient passe-t-elle dans le conscient ?

— Je vous expliquerai cela, répondit Andréas, dès que vous m'aurez d'abord montré avec des paroles ou des lettres comment le zéro devient un, comment la sensation physique produit la perception, et la perception, l'idée. Nous sommes parqués, voyez-vous, dans un enclos, mieux encore, entre quatre murailles ; c'est nous d'ailleurs qui avons bâti ces murailles. Etudier les géométries à *n* dimensions, c'est une ruse, ce n'est pas une solution. L'instinct, l'intuition perçoivent le non-moi par une sorte de contact, de mise en présence ; mais cela ne suffit pas à l'intelligence ; elle veut se rendre compte ; alors, elle dissèque, elle taille, elle prend des notes, elle distille des abstractions ; quand elle est

saine, elle arrive à une idée juste ; mais elle ne l'est pas souvent ; alors le système scientifique ne répond plus à la réalité.

— Alors, j'ai bien raison de ne pas étudier, déclara un jeune homme robuste et aux traits énergiques, qui s'était tenu coi jusque-là.

— Mais non, tu as tort, lui répondit Andréas ; il faut, au contraire, étudier et faire agir la raison ; pourquoi le bon Dieu nous l'aurait-il donnée ? Mais il faut se souvenir en même temps qu'on ne sait jamais rien. Réfléchir, déduire, aligner des calculs, faire des épures, des équations, tout cela ce sont des actes utiles. Seulement, il faut les laisser à leur place. Celui qui a, par exemple, envie de construire un aéroplane, l'idée fondamentale lui vient de la visite du cliché ; et son désir, il s'efforce de le réaliser avec la connaissance qu'il possède des lois du monde physique. Construire une bicyclette exige des notions d'arithmétique, de géométrie et de mécanique ; mais monter à bicyclette, c'est un instinct ; ceux qui ont le sens de l'équilibre apprennent bien plus vite ; ils ne font pourtant pas de calculs mentaux sur le déplacement du centre de gravité ; ils raisonnent très peu ; c'est l'expérience, le tâtonnement qui leur sert. De même pour l'automobile, la natation, la simple marche. On ne nous a pas fait d'épures quand on a voulu nous apprendre à nous tenir debout, lorsque nous étions petits. Convenez donc que le travail de l'intellect est toujours subordonné à une perception instinctive ou intuitive.

— Mais cette perception, à son tour, de quoi dépend-elle? Du cliché ? Et le cliché, quelles sont ses dirigeantes ? demanda coup sur coup le jeune homme.

— Le cliché est un être vivant, répondit Andréas ; ainsi des faucheurs sont un cliché de mort pour les épis qu'ils moissonnent. Ils ont leur existence propre, leur destin personnel. Pour rester sur le chapitre des découvertes, tous les appareils que l'homme a inventés sont des analogies de métal et de bois avec tels organes ou groupes d'organes de la vie animale. Le cœur est une pompe aspirante et refoulante ; le système nerveux est un télégraphe ; et ainsi de suite. Il se produit même ceci, d'un déluge à l'autre, sur terre, c'est que les tensions psychiques deviennent, de trente à soixante siècles plus tard, un appareil, et que bien plus tard, cet appareil objectif devient à son tour un organe physiologique. Par exemple, au cours de la dernière année platonique, les Atlantes s'occupaient beaucoup de transmission de pensée. Leurs efforts ont fini par appeler dans l'atmosphère fluidique terrestre, les forces qui ont permis la télégraphie sans fil ; et, peut-être, après un ou deux déluges, y aura-t-il des hommes naturellement pourvus d'un sens télépathique.

— Quelle imagination, s'écria le philosophe, à mi-voix.

— N'est-ce pas, Monsieur ? lui dit Andréas avec un sourire gai. La volonté d'une masse d'hommes, tendue pendant longtemps, attire ce qui lui plait ; elle vit, elle évoque de la vie. Ce qui transmet la pensée, pour rester dans le même exemple, ce n'est pas des fluides, c'est, au fond, des êtres. Il est venu, il y a un peu plus de cent cinquante ans, une planète près de nous, où habitent des animaux à beaucoup de pattes, avec des yeux saillants et une carapace, comme de gigantesques coléoptères : ce sont eux qui constituent le cliché de l'automobile. — Depuis une cinquantaine d'années, se trouvent, dans une région inexplorée du globe, quelques couples d'êtres ailés ; c'est eux qui, sans le vouloir, par leur seule présence, ont aidé à la solution du problème du « plus lourd que l'air ».

— S'il en est ainsi, demanda l'ajusteur, les yeux brillants d'intérêt, ne peut-on pas appeler ces créatures plus près de nous, augmenter leur nombre, ou faire quelque chose pour les utiliser ?

— Cela non, dit Andréas ; on le peut, mais il ne faut pas le faire. Quand je dis : on le peut, un homme très fort et très hardi le pourrait ; mais je ne connais personne capable de mener à bien cette entreprise. Vous avez dû comprendre, si j'ai été clair, que le monde des clichés est la clé de la vie universelle. Le Père ne la confie qu'à ceux qui sont assez sages pour ne pas s'en servir mal à propos, et il faut terriblement souffrir, croyez-moi, pour apprendre cette sagesse. Il faut s'être sacrifié, avoir pardonné, avoir travaillé pendant des siècles et des siècles. Nous recevrons tous un jour cette clé, je vous le promets ; mais mettons-nous tout de suite à l'œuvre. N'est-ce pas votre avis ? ajouta-t-il en s'adressant à tous.

Puis, se tournant vers le docteur ès-lettres :

— Vous voyez, Monsieur, qu'en fin de compte, toutes ces imaginations aboutissent à la simple et commune morale.

— Oui, conclut le vieil employé, au travail ! Cependant, il me semble que du contact d'un cliché avec l'esprit humain, le cliché doit sortir autre qu'il n'était venu ?

— C'est exact, répondit Andréas ; nous avons une influence sur les clichés, influence inconsciente, mais réelle. Aidez seulement votre prochain, et vous ferez votre devoir dans tous les cas imaginables.

SÉDIR

La Dormeuse d'Alençon

SON RÉVEIL

PAR LA NARCOSE ÉTHYL-MÉTHYLIQUE

Joséphine..., âgée de 32 ans, domestique, a, depuis quinze ans, 5 à 6 fois par an, de grandes crises hystériques, durant une heure ou deux, desquelles elle sort extrêmement fatiguée, avec incapacité complète de travail pendant plusieurs jours.

Entrée à l'hospice d'Alençon, le 22 janvier 1910, pour fatigue, épuisement, asthénie générale, elle est au bout de quelques jours frappée d'aphonie. Ses cordes vocales, examinées par le Dr Léon Chambay, laryngologiste, ne présentent aucune lésion ; il s'agit d'un nouvel incident hystérique. Entre temps, on la soigne pour de l'embarras gastrique.

Très tourmentée de ne pas se rétablir vite, elle craint de ne plus jamais être en état de gagner sa vie ; elle voudrait pouvoir retourner dans son village. Elle devient triste, geignarde, découragée. Le 11 juin, elle est particulièrement nerveuse et mécontente ; on la quitte à 6 heures du soir ; quand on revient auprès d'elle, à 7 heures, elle dort du sommeil dont je la vois encore dormir 40 jours après, le jeudi 21 juillet 1910.

Au début, elle présente de la constriction des machoises. On essaie de l'alimenter par le nez, mais on y renonce, à cause des crises de suffocation qui surviennent. Le Dr Chambay père, médecin en chef de l'hospice, armé d'un ouvre-bouche, écarte les maxillaires et introduit une sonde œsophagienne ; dès lors, c'est ainsi qu'on l'alimentera et les masséters ne seront plus contracturés ; elle garde même, continuellement, la bouche grande ouverte. Elle prend, deux fois par jour, un litre de lait et un jaune d'œuf que l'on verse directement dans l'estomac à l'aide de la sonde munie d'un entonnoir. Elle ne présente pas d'amaigrissement notable.

C'est manifestement un sommeil hystérique, semblable dans ses grandes lignes au type constitué par Charcot, mais aussi avec ses variantes individuelles.

L'anesthésie est généralisée à toute la surface cutanée ; il y la suspension apparente de l'audition, de la vue et du goût ; la malade ne paraît pas s'apercevoir de l'amertume du sulfate de

quinine que j'ai déposé sur chaque moitié de sa langue ; mais, à la longue, elle proteste contre l'inhalation de vapeurs d'ammoniaque ; donc, la muqueuse olfactive est encore sensible, dans une certaine mesure. Il y a de l'anesthésie pharyngée : je lui enfonce et lui promène mon doigt dans la gorge, elle ne paraît pas le sentir et aucun réflexe ne s'accomplit.

Chose curieuse, il n'y a pas ou guère de phénomènes convulsifs ; ses muscles sont mous, flasques et atones ; elle reste horizontalement dans la position où on la place sur son lit ; elle s'affaisse sur elle-même si on l'assied ou la met debout.

Comme manifestations spontanées, pendant ses 40 jours de sommeil, on note, parfois, des mouvements de déglutition et quelques émissions de voix qui ressemblent à des grognements inarticulés ; mais tout cela à intervalles très éloignés, tous les quelques jours seulement. Une fois, elle s'est placée spontanément sur le côté. Elle présente une continuelle trémulation des paupières, ce qui est un phénomène non seulement fréquent, mais pour ainsi dire constant dans ces cas de sommeils hystériques.

Les réflexes pupillaire, cornéen, olécranien, cutané plantaire sont absents ; le déflexe cutané abdominal est très faible, celui du poignet nettement appréciable ; le réflexe rotulien est très net ; celui de la déglutition est à peu près normal ; toutefois on lui donne son lait avec la sonde, car il serait trop long de lui faire déglutir le litre de lait donné à la cuiller.

Elle réagit dans une certaine mesure aux impressions extérieures; quand on la pique ou la pince, elle ne paraît pas le sentir ; toutefois, ses trémulations palpébrales augmentent d'amplitude et de fréquence. Elle a tâché d'éloigner sa tête du flacon d'ammoniaque qu'on lui présentait. Quand on plie fortement la jambe sur la cuisse, on sent, à la fin de la flexion, une légère résistance, qu'il est d'ailleurs très facile de vaincre. Par des pressions et tractions répétées et rythmées, je ferme, puis j'ouvre, plusieurs fois de suite, mais lentement, sa bouche : la malade achève d'elle-même le mouvement que je provoque, mais plus vite que je ne le dirige. Si l'on veut lui relever de force la paupière supérieure, on y arrive sans trop de lutte ; mais, au fur et à mesure qu'on la relève, le globe oculaire se révulse en haut, la pupille fuit et se laisse très difficilement voir. Si, d'autre part, sans prévenir la malade, on relève d'un seul coup, par un mouvement brusque, la paupière supérieure, on voit nettement la pupille qui n'a pas eu le temps de fuir en haut.

Ce sommeil a déjà duré 40 jours ; il pourrait durer 40 semaines, voire 40 mois, plus même. Dans le cas de Gésine (de Grambke), dont j'ai rapporté l'observation en 1904, le réveil n'est

survenu qu'au bout de 17 ans ; il s'est fait attendre 20 ans chez Marguerite B... (de Thenelles), que j'ai étudiée autrefois en compagnie du Dr Charlier d'Origny Ste-Benoîte et au sujet de laquelle le Dr Bérillon avait déjà publié, en 1887, une étude très documentée (1).

Que fait-on, d'ordinaire, en présence de semblables cas ? Rien, car on est convaincu de l'inefficacité de toute thérapeutique, en semblable occurrence : on attend le réveil spontané...

Pour le dire en passant, lorsque survient le réveil, il n'est spontané qu'en apparence. Il est, d'ordinaire, conditionné soit par une décharge urinaire, comme l'a si bien montré Charcot (2), soit, comme je l'ai relevé chez un certain nombre de dormeuses, par une intoxication ; en voici des exemples : albuminurie chez Gésine (de Grambke), tuberculose chez Marguerite B. (de Thenelles), pneumonie chez Eudoxie qui fut longtemps hospitalisée

---

(1) A titre de documentation, voici les publications les plus récentes relatives à cette question :

Bérillon. — *La léthargique de Thenelles*, Revue de l'Hypn., avril 1887 (avec 2 figures) et 26 avril 1904.

Charlier (d'Origny Ste-Benoîte). — *La dormeuse de Thenelles*. Discussion : Raffegeau, Paul Farez, Voisin et Bérillon, Revue de l'Hypn., septembre 1904.

Paul Farez. — *Les sommeils pathologiques*, leçon d'ouverture à l'Ecole de Psychologie, le 15 janvier 1904, Revue de l'Hypnotisme, février 1904 ; — *Un sommeil de dix-sept ans*, Revue de l'Hypn., octobre 1904 ; — *La dormeuse de San Remo*, Revue de l'Hypn., mai 1906 ; — *Un sommeil de trente ans*, Revue de l'Hypn., septembre 1907 ; — *Les sommeils pathologiques chez les animaux*, Revue de Pathologie comparée, novembre 1906, et Revue de l'Hypn janvier 1907 ; — *La prétendue ressuscitée de Nuremberg*, Revue de l'Hypn., janvier 1908 ; — *Un cas de sommeil hystérique avec personnalité subconsciente*, Revue de l'Hypn., avril et mai 1909.

Witry. — *Un cas de sommeil hystérique*, Revue de l'Hypn., septembre 1906.

Etienne Jourdan. — *Un cas de sommeil hystérique avec personnalité subconsciente*, Revue de l'Hypn., août 1905.

Barbier. — *Un cas de crises de sommeil léthargique chez une hystérique*, Revue de l'Hypn., juin 1906.

(2) Cette constatation est une nouvel argument en faveur des opinions de M. le Professeur Régis (de Bordeaux) sur le rôle de l'intoxication dans l'étiologie et de la désintoxication dans la curation des manifestations hystériques. Dans cet ordre d'idées, et pour décongestionner ses reins, j'avais chez Joséphine, avant toute tentative de réveil, appliqué une grosse ventouse sur chaque triangle de Jean-Louis Petit, d'après la pratique du professeur Renaut (de Lyon).

à la Salpétrière dans le service de notre éminent maître, le Dr Jules Voisin (3).

Alors, que faire en présence de ce sommeil hystérique ? Attendre la modification physiologique ou pathologique qui permettra ou déterminera le réveil ? On risquerait d'attendre très longtemps. Mais, en attendant, au moins on observera minutieusement la malade. Sans doute, les observations scientifiques sont intéressantes et instructives, mais combien plus intéressante et utile est la thérapeutique ! Or, il y a quelque chose de poignant pour un médecin de rester les bras croisés devant un malade, sous prétexte qu' « il n'y a rien à faire ». Aussi, après avoir examiné Joséphine, je n'eus plus que cette obsession : parvenir à la réveiller.

J'avais d'ailleurs, en allant à Alençon, mon projet bien arrêté.

Procéder par suggestion directe, d'emblée, direz-vous ? Non, car dans ces sortes de sommeils hystériques, les dormeuses n'obéissent pas aux suggestions, si même elles les entendent.

Ici, comme dans tous les cas difficiles, justiciables de la psychothérapie, l'essentiel, l'indispensable, est de rendre le malade accessible aux directions thérapeutiques ; il faut modifier profondément le terrain, le rendre impressionnable et libérer, développer, réveiller la suggestionnabilité. Or, cela s'obtient par un biais, par un artifice détourné.

---

(3) A propos de Gésine, j'émettais, en 1904, cette hypothèse explicative : « Qu'il s'agisse de la toxine tuberculeuse, de la toxine pneumonique ou d'une intoxication quelconque, celle par exemple que produit l'albumine, nous avons affaire, semble-t-il, à des espèces d'un même genre. Nous savons déjà que les intoxications, à elles seules, font appel à l'hystérie ; si, par contre, il était vrai qu'une intoxication intercurrente guérît les troubles hystériques, une fois constitués, nous aurions là une nouvelle confirmation de la loi formulée par Dumontpallier : « L'agent qui fait, défait ». L'intoxication, chez les hystériques (tout comme, d'ailleurs, le traumatisme), est un agent de désagrégation et de dissociation fonctionnelle. Dissociant l'équilibre normal, elle fait le désordre ; mais dissociant le désordre, elle peut ramener l'ordre. Autrement dit, elle rompt l'assiette fonctionnelle sur laquelle elle agit : dans le cas d'un esensibilité normale, elle provoque des anesthésies ou des hyperesthésies ou les deux à la fois ; dans le cas d'anesthésies ou d'hyperesthésies, elle ramène l'esthésie normale. Cette interprétation n'est, il est vrai, qu'une hypothèse, mais vraisemblable, rationnelle, et en accord avec les faits observés ; si elle se confirme, elle permettra de faire rentrer dans les grandes lois de la pathologie générale ces réveils, en apparence subits, qui nous déconcertent ,précisément parce que leur mécanisme étiologique nous a échappé jusqu'alors. »

Comme l'a si justement écrit M. le professeur Raymond, le sommeil hystérique comporte « l'inhibition de certains centres corticaux ou sous-corticaux du cerveau. » La suggestion n'atteint pas un centre ainsi inhibé. Or, comment se représenter cette inhibition ? Supposons un membre contracturé : il est frappé d'impotence fonctionnelle ; si l'on parvient à le décontracturer, la fonction motrice revient à la faveur de la détente musculaire. De même, si l'on pouvait agir sur ces centres inhibés et provoquer, en quelque sorte, leur détente, peut-être provoquerait-on, par cela même, le rappel de leur fonction. C'est d'après ces idées que je me suis proposé de réaliser le programme suivant :

1° Transformer le sommeil pathologique en sommeil *narcotique;*

2° Transformer le sommeil narcotique en sommeil hypnotique;

3° A la faveur de ce dernier, imposer des suggestions thérapeutiques.

Mes prévisions se sont pleinement confirmées. J'ai eu la bonne fortune de réveiller Joséphine, grâce à l'artifice de la *narcose.* Celle-ci a été réalisée à l'aide du somnoforme qui m'a déjà rendu de signalés services en psychothérapie.

Je n'ai pas à insister sur les détails de la technique, qui fut longue et délicate, étant donné que le sujet respirait très superficiellement et, pour ainsi dire, au minimum. Bientôt, cependant, les mouvements respiratoires deviennent amples, profonds, réguliers, sonores : je sens qu'elle va être à ma merci. Au moment propice, profitant de l'hyponarcose, que je prolonge autant qu'il est nécessaire, je la suggestionne dans un état équivalent au sommeil hypnotique. Et mes suggestions se font persuasives ou impératives, appropriées aux circonstances.

Joséphine fait, tout d'abord, entendre un cri plaintif continu, une sorte de ah ! ah ! prolongé. Il semble qu'elle souffre.

— Où souffrez-vous, lui dis-je ? Montrez la région avec la main.

Et lentement, d'une main qui hésite, tâtonne, elle montre le milieu du sternum. J'y fais alors des frictions avec un crayon à la capsicine ; nous sommes peut-être en face d'une dysesthésie douloureuse, que cette révulsion influencera, je pense, heureusement.

Aussitôt, elle se met à vouloir cracher des mucosités glaireuses, qui font penser à ces expulsions pituiteuses œsophagiennes, si fréquentes chez les hystériques. Elle fait des efforts pour les cracher, mais elle s'en débarrasse avec peine, car ces mucosités sont très épaisses.

Elle continue à souffrir intérieurement dans la région qui répond au milieu du sternum. Ne se rendant pas bien compte de ce qui se passe, tout entière à sa douleur, se croyant peut-être très malade, elle ne cesse, pendant quelques minutes, de crier, en articulant, d'ailleurs très distinctement : « Hélas ! Pitié, Seigneur! Prenez-moi, Seigneur ! Ayez pitié de moi ! Hélas ! Seigneur, prenez-moi ! »

Petit à petit, ma suggestion la rassure ; ses plaintes cessent; j'obtiens qu'elle reste assise sur son lit, sans soutien, tenant elle-même, avec ses deux mains, la cuvette dans laquelle elle crache ses glaires.

Pour fluidifier ces dernières et à cause de la fétidité de l'haleine, je propose un lavage d'estomac, que l'on fait très copieux, plusieurs fois de suite ; on le cesse, dès que le liquide ingéré revient tout à fait clair. Et quelques cuillérées de lait sont dégluties par Joséphine, avec hésitation il est vrai.

Dans le but de réveiller la sensibilité pharyngée, je badigeonne, avec de la teinture d'iode, les amygdales et les régions avoisinantes, me rappelant que cette pratique a donné de bons résultats dans un cas traité autrefois par le Dr Raffegeau (du Vésinet).

Sous l'influence de mes suggestions, incessamment répétées, elle s'éveille de plus en plus, elle les entend, elle manifeste sa joie, surtout quand je lui explique qu'elle va guérir, qu'elle sortira de l'hospice, qu'elle pourra, de nouveau, se placer, gagner sa vie ,avoir de bons gages, etc. Elle rit, sa figure s'épanouit.

— Vous allez beaucoup mieux, lui dit-on ; sentez-vous que ça va mieux ?

— Oh oui ! dit-elle avec conviction.

Tout de même, comme nous nous occupons d'elle depuis près de deux heures, elle se sent fatiguée ; je demande qu'on lui apporte du café.

Elle accepte de bon cœur le café que je lui donne par cuillérées ; bientôt elle se sent remontée, tonifiée.

On lui explique que je suis venu de Paris pour la guérir et qu'elle doit m'être reconnaissante ; elle me sourit gracieusement, me serre spontanément la main et me dit : « Merci, Monsieur. »

Le réveil n'a pas été brusque, complet, instantané, comme chez Gésine (de Grambke) par exemple. Ici, il a été lent, progressif. En apparence, elle n'a gardé aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant son sommeil ; elle ne se rappelle ni son nom, ni son âge, ni l'endroit où elle est ; ce n'est qu'après un long moment qu'elle reconnaît sœur Joséphine qui s'occupe d'elle avec dévouement.

Chose curieuse, la déglutition était à peu près facile et relativement régulière pendant le sommeil, alors qu'elle était uniquement réflexe et inconsciente. Après le réveil, on dit à Joséphine: « Buvez, avalez, avalez bien ». Cette fois, la déglutition, devenue consciente, se montre hésitante, difficultueuse, malhabile. Je dois, en lui donnant à boire, appeler son attention sur les différents mouvements qu'il faut qu'elle accomplisse ; j'éduque ses lèvres à aller au devant du liquide et à se fermer sur lui, etc.

Elle est incapable de marcher, tellement ses muscles sont flasques et ont perdu le souvenir de la contraction. Tout de même, avec sa main, elle me serre les doigts ,au commandement, lentement, petit à petit, et d'autant plus que je sollicite davantage son effort.

En somme, chez elle, toutes les rééducations sont à refaire. Mais elle est sortie de son sommeil pathologique, le terrain est profondément modifié ; je l'ai rendue accessible aux rééducations fonctionnelles multiples, longues et patientes, auxquelles vont s'appliquer les médecins dévoués qui lui prodiguent leurs soins.

On pourra dire que j'ai, chez Joséphine, réalisé cette sorte de paradoxe : pour réveiller, endormir davantage. Mais ce n'est là qu'une apparence ; la narcose a eu, précisément, pour effet de provoquer la détente, l'hypotaxie, la passivité grâce auxquelles les suggestions thérapeutiques deviennent efficaces.

(*Revue de Psychothérapie*) Dr PAUL FAREZ

LA MODERNITÉ DE L'ÉVANGILE

(*Notre ami, M. Antonio Bruers, le distingué directeur de l'*Idea Moderna *de Milan, nous communique l'extrait suivant d'une ample ample étude qui va bientôt être publiée en Italie. Nous l'insérons avec plaisir comme un exemple de ce que les doctrines de l'occultisme extérieur peuvent faire dire aux textes évangéliques.*)

. . . .

Mais il y a un autre aspect de la modernité de l'Evangile que nous devons révéler. La vie du Christ nous présente le symbole vécu d'une autre vérité. Nous entendons parler des miracles qu'il a accompli : « *Et voyant la multitude de peuple il fut ému de compassion* », écrit l'Evangéliste. Et les guérisons du Christ furent doubles : guérison d'âme et de corps. Nous croyons au miracle, nous croyons aux aveugles qui recouvrirent la vue, nous croyons à la résurrection du Christ. Et dans cette croyance

nous sentons être modernes de la plus formidable modernité. L'avenir de la science est avec nous. Christ fut l'exemple vivant de ce que seront les hommes de l'avenir. Sa vie, sa puissance fascinatrice, sa présence thaumaturgique, sont bien l'annonce d'une grande et nouvelle révélation, de cette vie intérieure de l'Esprit dont la science moderne s'acquiert. Il a été l'exemple le plus haut. A ses vertus la science moderne a donné des noms qui les consacrent. Hypnotisme, télépathie, fascination, médiumnité, voilà les premiers. Le Christ n'a pas révélé aux hommes le royaume de Dieu par des seules argumentations logiques, mais en proclamant aux hommes : « J'ai dit : vous êtes dieux » il leur a révélé l'existence d'un monde occulte qui vit et s'épanouit dans leurs âmes. Encore une fois il a été positif, il s'est adressé à la réalité. Et les puissances de ce monde occulte il les a mises en œuvre pour une seconde délivrance. Il a dit aux hommes : Je vous délivrerai de la tyrannie des lois morales, je vous délivrerai de la tyrannie de la matière. Thaumaturge d'âmes, thaumaturge du corps, il a par l'exemple démontré à l'humanité qu'elle peut, qu'elle doit dominer son propre organisme corporel. Des milliers d'hommes vivent tâtonnant dans l'obscurité ; sourds aux harmonies de la nature, consumés par cette terrible lèpre moderne qu'on appelle phtisie, rongés par les cancers, paralysies, mutilés, foudroyés par les apoplexies, torturés par la neurasthénie. Sur toutes ces misères le Christ a pleuré. Eh bien! il a dit la grande parole qui nous rassure, qui nous pousse à la recherche, qui nous assure cette grande, cette immense réalité : l'homme peut guérir. Il a tiré de l'Inconnu qui nous entoure, les moyens qui nous sont encore cachés, de la rédemption matérielle. Cachés aujourd'hui, révélés demain.

L'homme a en soi-même les germes de sa propre résurrection, l'homme a en soi-même les germes de sa propre guérison. Quels sont ces moyens ? Bien peu de nous en savons aujourd'hui, il faut le répéter, mais beaucoup nous en saurons demain. La science moderne s'est dirigée vers ces régions occultes, elle bégaye les premières paroles d'un nouveau langage, et dans ces nouveaux horizons qu'elle contemple, la science, sans le penser et bien souvent, sans le vouloir penser, suit le chemin qu'il y a vingt siècles le Christ indiquait à l'humanité.

Et c'est ici, arrivés aux frontières de cette Science Nouvelle, que nous apparaît une autre modernité de l'Evangile, en ce que nous voyons dans l'Evangile construite la base de cette conciliation de la Science et de la Foi qui constitue le problème le plus agité de la philosophie moderne. La vision de la vie telle qu'elle ressort de la prédication du Christ est celle-ci :

L'humanité, Une d'essence et d'origine, pour des causes qui surpassent nos connaissances actuelles, est déchue de ses conditions premières, elle s'est fractionnée en s'amalgamant au principe multiple de la matière. Mais la matière est l'irréalité que nous devons détruire. L'homme qui pratique le bien et considère dans le sens le plus littéral du mot, les hommes comme frères est l'homme qui recevra cette condition d'Unité qui formera le futur état palingénétique, le royaume de Dieu, révélé par le Christ. Mais outre la Charité, outre la Foi, l'homme possède un autre moyen pour vaincre l'esclavage de la matière qui le sépare de ses frères et ce moyen c'est la science. Le pur état de contemplation, sous lequel l'amour parfait ne peut se manifester n'est pas possible jusqu'au temps où l'homme dominera la matière, et chargera les forces inférieures de la Nature d'accomplir les travaux, qui, exécutés maintenant par la partie la plus basse de l'humanité, créent l'inégalité, et par l'inégalité, la lutte sociale. L'Arbre de la Science seul le pourra rendre Dieu.

On voit d'ici comment l'abolition de l'esclavage et l'égalité, morale des hommes proclamées par le Christ, sont intimement, indissolublement reliés aux manifestations de la Science. La Science aussi nous apparaît un instrument de la rédemption matérielle et spirituelle de l'humanité. Science et Foi sont deux routes diverses qui nous conduisent au même but. Ainsi on voit que le Christianisme fondé sur le dogme théologique de la Trinité, répond, sur le champ, de l'activité sociale des hommes, à cette triple réalité : Foi, Science, Société.

La Foi est l'affirmation *à priori* de l'Unité spirituelle de tous les hommes, qui se manifeste moralement au moyen de la Charité; la Science est le moyen qui réalise cette Unité dans le champ de la connaissance et de la matière; la Société. c'est le moyen vivant de cette manifestation et de cette recherche.

Antonio Bruers

L'Abîme

Dans l'Eternité, hors de la nature, il n'y a rien qu'un silence, un repos éternel, un abîme sans commencement et sans fin, qui ne contient aucune possibilité de quelque chose. L'abîme est pareil à un miroir sans essence, sans lumière ni ténèbre, c'est une *Magie* qui possède une volonté; cette volonté abyssale est le fondement de la Divinité; elle est sans origine, il n'y a rien qu'elle puisse vouloir si ce n'est elle-même ; car elle est toute l'origine éternelle de son propre Esprit et de tous les êtres; en

elle l'Esprit est tout-puissant et omniscient. C'est une volonté désireuse qui est le commencement et la fin, car en elle, la fin engendre le commencement.

L'abîme ressemble ainsi à un œil où la volonté se contemple; dans cette contemplation la volonté devient désireuse de sa propre essence et se modèle en elle-même dans son Désir; et l'immodilation est le miroir où la volonté se conçoit; ce miroir est la Sagesse éternelle de Dieu; c'est une Vierge dans laquelle tous les êtres ont été prévus de toute éternité. Ce miroir n'est point le regard, mais la convoitise qui procède de la volonté est un Esprit qui produit ce miroir dans la convoitise; l'Esprit est la vie; et le miroir est la manifestation de la vie sans laquelle l'Esprit ne se connaîtrait point, et sans l'Esprit, la Sagesse ne serait point substantielle. La Sagesse est le corps où habite l'Esprit; elle est l'essence de Dieu, un Souffle Divin figé dans l'Imagination de l'Esprit (J. Boehme, *Incarn.* 2 I 8-12).

L'ABIME ET LA TRINITÉ

L'abîme éternel hors de la Nature est pareil à un œil en lequel la Nature est cachée comme un feu occulte. Son Esprit ressemble à un schéma dans le miroir; cependant le miroir est indépendant du schéma, et lorsque celui-ci en sort, le miroir n'est qu'un reflet clair, un rien, dans lequel toute forme de la nature est contenue en réalité, mais non essentiellement. L'éternelle sagesse ressemble donc à un œil sans essence; elle est l'abîme qui voit tout, de même que le miroir saisit tout ce qui apparaît devant lui en un reflet sans essence.

Comme il n'y a point de regard sans Esprit, ni d'Esprit sans regard, le regard sort de l'Esprit, dont il est l'œil, le miroir, ou la Volonté manifestée. Cette Volonté, est le *Centre* ou le cœur, d'où le regard procède éternellement; c'est par ce *Centre* que la Volonté devient efficace, et élabore ce qu'enfante le *Centre*. Car le tout est saisi par la Volonté qui s'engendre elle-même dans l'abîme éternel, s'y concentre en un *Centre*, en procède avec ce qu'elle a saisi; elle se manifeste ensuite dans le reflet de l'œil et apparaît hors de son essence en quelque chose de particulier qui cependant n'est qu'un rien pour l'Etre sensible.

La Volonté éternelle qui commenta le miroir de son regard, s'appelle le *Père;* et le fond, ou le *Centre* concentré dans la Sagesse, est le *Fils*, ou le Cœur, et cette concentration de la Volonté en elle-même est l'*Esprit* ;il est l'inventeur qui découvre de toute éternité ce qui n'existe point; et lorsqu'il procède de

nouveau du *Centre* du fondement pour rechercher la Volonté, il est le miroir de l'œil, dans lequel la Sagesse du Père et du Fils se révèle par la procession; car la Sagesse est ce que le Père profère du *Centre* du Cœur par le Saint-Esprit; elle est dans les formations Divines et cependant, elle n'enfante point les couleurs et les *figures* qui apparaissent en elle, mais tout cela est une *Magie* éternelle. De même que l'essence de la Divinité ne possède aucun fondement, d'où elle fut provenue, de même l'Esprit de la Volonté ne possède rien où il puisse se reposer. L'Essence Divine ressemble ainsi à une roue ou à un œil, où le commencement est éternellement la fin (J. BOEHME, *Six points théos.* I 1-20).

(*A suivre.*)

J. BOEHME, traduit par DEBÉO.

Centuries de Nostradamus

Les centuries de Nostradamus sont une histoire du monde, de 1558 á l'époque de l'Antechrist inclusivement, en dix parties qui comprendraient mille quatrains si la VIIe n'était pas restée incomplète.

Cette histoire prophétisée n'a pas été écrite selon un ordre chronologique régulier : quelquefois Nostradamus donne le récit tout au long d'une période historique remarquable, par exemple pour le règne de Napoléon Ier ; mais le plus souvent il a dispersé dans son œuvre des quatrains plus ou moins nombreux qui se rapportent à un temps déterminé. Il en résulte que le curieux qui ouvrira ce livre sera tout d'abord désorienté, et se demandera si un critique anonyme de l'encyclopédie Larousse n'a pas eu raison de qualifier ce travail à l'article *Nostradamus*, d'ouvrage extravagant, écrit dans un style énigmatique et obscur, et dans lequel on *peut*, avec un *peu* (*sic*) d'imagination, voir tout ce qu'on veut y trouver ». C'est ce que Voltaire a dit en style moins pesant. Le prophète avait déclaré, dans son *Epître à Henri second*, que « le sacrifice de la sainte et immaculée hostie serait soutenu » et ajouté, dans les Centuries, en parlant de protestants, opposés aux « bien croyants » que « du lac Léman les sermons fascheront », que les hérétiques voudront « loix sainctes injustement débattre » (VI. 43). Il ne faut pas s'étonner que le sec et frivole rationalisme de l'auteur des *Lettres persanes* et de celui du *Dictionnaire philosophique* n'aient pu admettre la possibilité d'une prophétie. Nier *a priori* les prophéties et les miracles, c'est plus commode que d'étudier avec patience et impartialité ce qui a été

écrit de plus important pour en mettre hors de doute la réalité. Qu'un homme d'intelligence ordinaire lise les articles du *Dictionnaire philosophique*, du *Larousse*, et essaie, comme l'auteur de cet article, de lire ensuite les *Centuries* : il n'en pourra tirer que bien peu de révélations s'il n'a pas sous la main les principales œuvres de l'abbé Torné. Mais, toutefois, après avoir pesé la valeur de l'argument du sceptique Naudé : *sur tant de flèches tirées au hasard, une au moins touchera le but*, il se demandera si c'est bien le hasard seul qui a pu faire prédire la mort de Henri II, celle du « grand Montmorency », celle du « vieux cardinal » de Richelieu, et quantité de faits d'histoire contemporaine que l'anonyme du *Larousse* a cités fort maladroitement.

L'occultiste ne s'étonne pas de l'obscurité du langage des *Centuries* : il sait que de tout temps les initiés ont écrit en voilant leur pensée. Quant au don de prophétisme, il a existé dans tous les temps et dans toutes les contrées. Il reste donc à se faire un dictionnaire de la langue des *Centuries* ; ce travail existe dans les œuvres diverses de feu l'abbé Torné. Avant lui, le grand secret d'interprétation a été seulement entrevu par quelques commentateurs. Mais l'abbé Torné, prêtre savant autant que modeste, était digne d'être choisi par la Providence pour commenter une œuvre inspirée par l'Esprit d'en haut. Sa mission devait consister à répandre le grand secret d'interprétation. Un extraordinaire enchaînement de faits lui donne la conviction que lui aussi avait, malgré son obscurité, une mission providentielle.

Que l'aide de l'Invisible n'ait jamais fait défaut à l'abbé Torné, c'est ce que tout occultiste admettra sans difficulté. Il faut ajouter, toutefois, que sa rare intelligence le servit beaucoup. Il a révélé le secret d'interprétation que ses prédécesseurs avaient à peine entrevu, mais il ne comprit point qu'à cela se bornait sa mission. Un vers de Nostradamus lui disait pourtant :

« *Denys... N'a sceu secret, et à quoy tu t'amuses ?* »

Il crut que ce vers s'appliquait à la date de la mort de Napoléon III, qui lui était inconnue.

« *Secret augure pour à un estre Parque.* »

Il s'agissait du secret de la naissance d'Henri V tant espéré. Le traducteur n'a donc pu vulgariser qu'un troisième secret, avant de mourir prématurément. Il a expliqué son système d'interprétation dans l'*Histoire prédite et jugée*, les *Lettres du grand Prophète*, l'*Almanach prophétique pour 1873*, et la réédition des *Centuries*. Voici les règles essentielles dont il faut tenir compte :

1° Du sens précis des expressions, souvent métaphoriques et métanymiques, latines ou grecques, abrégées ou métagrammatiques. « Sans pieds ni mains » (II, 58) signifie « sans moyens

d'action ». — « Le part solus mari » (IX, 34) : « c'est le mari, seul des deux époux » (*partus*), etc.

2° De la force qu'elles reçoivent de l'ensemble du quatrain, pour avoir la pensée précise de l'auteur : *Chyren Selin* (IV, 28-34) est *Henryc* ou *Henri le Légitime* (*le Salique*), et le terme de *Selin* fait allusion à Séléné, la lune «apparaissant de plénitude blanche» (IV, 33) qui fait penser à sa bannière blanche. En outre, *Chyren* rappelle *Cyrus* et le mot hébreu *Cheres* (*Soleil*), et il me paraît y avoir une allusion à la supériorité de ce futur soleil des rois français sur le croissant des musulmans.

3° Des marques adaptant le quatrain à d'autres dispersés çà et là, qui concernent les mêmes personnages et les mêmes époques : ces marques consistent dans des répétitions de termes et souvent de noms propres. Le Roi-Soleil, Louis XIV, est appelé cinq fois *Æmathien*, c'est-à-dire fils de l'Aurore (*Emathion*); Napoléon Ier est plusieurs fois le *Roy gaulois*, le *Petit Grand*, la *Teste rase* (les soldats l'appelaient le Petit Caporal ou le Petit Tondu) par opposition aux anciens rois à la longue chevelure ; Napoléon III est vingt fois *Mars*, huit fois le *Neveu* ou le *Grand Neveu* ; le terme de *Nouveau Mars* désigne un Bonaparte qui doit jouer un rôle de prétendant après Napoléon III et son fils, etc... Le mot *tyran* permet d'adapter ensemble plusieurs quatrains qui concernent Napoléon III (*Tyrannos* en grec signifie usurpateur):

I, 94. — Au port Selin, le tyran mis à mort (l'assemblée de Bordeaux, port de la Lune,) déclare Napoléon III déchu de tous droits.

IV, 55. — Tyran meurtry, aux Dieux peuple prier : le peuple adresse à Dieu ses supplications quand les désastres de 1870 renversent le tyran.

II, 36. — Du grand prophète les lettres seront prises,
Entre les mains du tyran deviendront...

Les écrits du grand prophète seront saisis (par M. Bleynie, procureur impérial à Libourne) et parviendront entre les mains de Napoléon III, etc.

4° De l'allusion à l'Ecriture, à la mythologie, à l'histoire, à la littérature, qui donne la valeur de l'expression :

IV, 31. — La Lune au plein de nuit sur le haut mont
Le nouveau Soph. d'un seul cerveau l'a vue.

La lune, au milieu de la nuit, sur le sommet du mont, le nouveau sage (*sophos*) l'a vue par sa seule intelligence. — M. Torné a signalé ici une allusion au psaume 88 : le trône de David y est comparé au soleil devant Dieu, à la lune, qui est achevée pour l'éternité. Ceci rappelle, selon lui, *Chyren Selin*, qui doit ressembler à David.

(*A suivre*) G.

Des Relations avec les Esprits

Un de nos abonnés nous écrit que, le mois dernier, étant à l'état de veille, seul dans sa chambre, il entendit une voix le prévenir de divers événements prochains concernant la Turquie, l'Italie et une partie de la France ; et il nous demande quelle valeur il faut attribuer à cette prédiction.

— Deux cas généraux se posent : on a consulté l'invisible, ou son intervention a été spontanée.

Dans le premier cas, quel que soit le procédé employé, cartes, miroirs, tables, sujets, magie, etc., le consultant a l'obligation morale de se conformer aux avis reçus ; par déférence, si je puis dire, parce qu'il est incorrect de déranger qui que ce soit pour s'amuser, et puis par précaution pour l'avenir.

Dans le second cas, le phénomène réclame plus d'attention, parce qu'il a été spontané, tout au moins en apparence. Je dis « en apparence » parce qu'il se peut que vous cherchiez pendant un an, cinq ans, dix ans à entrer en communication avec l'invisible sans obtenir de résultat ; et puis dix ans plus tard, ou vingt ans, ou dans l'existence suivante, ces communications s'établissent d'une façon toute naturelle. Il faut donc, lorsqu'un tel phénomène se produit, d'abord remercier Dieu, sans la permission duquel le fait n'aurait pas eu lieu ; — que les conséquences de ce fait nous soient favorables ou défavorables, elles seront toujours l'occasion d'un travail ; et nous devons donc, en tous cas, de la reconnaissance au Ciel.

Ensuite, si l'on n'est pas complètement soumis à la Volonté de Dieu, si l'on pense qu'il faille, par suite de cet avis, prendre telle ou telle décision, il est bon de s'assurer de son authenticité. Les signes, les gestes, les paroles magiques ne sont efficaces que dans la mesure où la Volonté est puissante. Les formules et les signes du catholicisme ne feront fuir, s'il y a lieu, les esprits mauvais que si on est un saint. Le nom du Verbe n'aura d'action que si on est un disciple vrai, un ami du Christ.

Le mieux, c'est, pendant un certain nombre de jours, trois, sept ou plus, de faire un sacrifice, une aumône, une aide ,quelque chose qui coûte, dans l'intention d'être éclairé à ce sujet, et de demander en outre, matin et soir, directement à Dieu son intervention.

La réponse aura lieu dans le rêve, ou dans la veille, ou par un événement.

Si la communication en litige a trait à quelque catastrophe générale, il n'y a jamais d'inconvénient à se réunir à quelques amis pour demander que le malheur s'éloigne, ou tout au moins qu'il n'y ait pas effusion de sang. Et à ce propos je puis ajouter que, si même chaque ville, chaque bourgade, pouvait fournir, ne serait-ce que deux véritables chrétiens, qui assumeraient sur eux-mêmes le sacrifice de quelques petits jeûnes de l'égoïsme, il y aurait de grandes chances pour que l'horizon de l'avenir s'éclaire.

UN LABOUREUR

CURIOSA

CHARME CONTRE LES BRULURES. — On récite les trois vers suivants en les séparant par un signe de croix sur la brûlure, avec le pouce :

Feu, perds ta chaleur
Comme Judas fit sa couleur
Quand il trahit Notre-Seigneur.

S'emploie dans le Bas-Languedoc ; plusieurs de nos amis en ont vérifié l'efficacité.

AMULETTE DU XVIIe SIÈCLE. — Un petit papier sur lequel sont inscrites les paroles suivantes :

Sancti tres reges,
Gaspar, Melchior, Baltazar,
Orate pro nobis, nunc
Et in hora mortis nostræ

protégeait, paraît-il, nos ancêtres en voyage contre les malheurs des chemins, maux de tête, mal caduc, fièvre, sorcellerie et mort subite, s'il avait touché aux trois têtes des Saints Rois conservées dans la cathédrale de Cologne.

(*Interm. des Chercheurs*, 20 avril 1909)

CAGLIOSTRO ÉTAIT-IL ISRAÉLITE ? — Il était fils de Pierre Balsamo et de Félicité Bracconieri ; baptisé à Palerme, le 8 juin 1743 ; reçu dans l'ordre de Malte en 1765 sous la maîtrise d'Emmanuel Pinto Fonseca, il ne pouvait être que catholique. Son acte de mariage avec Lorenza Serafina Feliciani (*R. araldica* de Rome, 1905) le donne comme tel ; toutefois, Drumont (*France Juive*), citant Bulau (*Personnages énigmatiques*) insinue qu'il y avait des

juifs dans son ascendance paternelle. La *Vie de J. Balsamo* (Paris, 1791) dit que son langage tenait beaucoup du jargon des juifs italiens ; peut-être le Dr Marc Haven, l'éditeur de l'*Evangile de Cagliostro*, a-t-il trouvé une certitude dans l'*Entlarvte Cagliostro* de la baronne de Recke (Berlin, 1787, non traduit).

(*Interm. des Chercheurs*, 10 et 20 avril 1909)

Somnambulisme. — Le même recueil du 20 mars 1909 reproduit un article du 28 août 1813, de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin* (tome IV), où M. de Jouy raconte en se moquant une séance de magnétisme donnée dans un pensionnat, 49, rue de Clichy, par l'abbé Faria. L'abbé José Custodio *de* Faria naquit à Candolim (prov. de Goa) le 31 mai 1756 ; à Lisbonne en 1771, ordonné prêtre à Rome en 1780, il habita Lisbonne de 1780 à 1787 ; professeur de philosophie au Lycée de Marseille en 1811, à Nimes en 1812, il fit des conférences à l'adresse précitée jusqu'en 1816, tous les jeudis ; il mourut le 20 septembre 1819, 4, rue des Orties (actuellement, 9, avenue de l'Opéra). (*Ibidem*, 30 juin 1909)

Lierre. — Dans le canton de St-Laurent-sur-Neste (Hautes-Pyrénées), cette plante passe pour éloigner les sorciers, les sortilèges et les mauvais esprits (*ibid.*, 30 juin 09). En Auvergne, on en garnit l'intérieur des souliers pour rafraîchir les pieds sensibles qu'une longue marche a endoloris.

Correspondance

Nous recevons d'un de nos vieux amis la lettre suivante, que nous nous empressons de publier, selon le désir qu'il nous en exprime.

Monsieur et très honoré Confrère,

Dans le *Voile d'Isis* du mois d'août, n° 8, page 185, vous avez publié un cas extraordinaire qui se passerait à l'orphelinat de Grèzes, près Laissac, concernant une religieuse de cet orphelinat appelée sœur Saint-Fleuret, et révélé par le correspondant de l'*Echo du Merveilleux*.

Sans contester l'authenticité d'un tel fait, qui, du reste, est connu des initiés, je vous prie de bien vouloir faire insérer la présente dans le *Voile d'Isis* afin que les lecteurs de votre revue s'édifient sur la possibilité d'une telle maladie, ainsi que sur ses moyens préventifs et sur sa guérison thaumaturgique.

Dans le *Synedrium Victoria* de Bucarest, strada Rotari, n° 32 (Roumanie) où les puissances célestes ont élu siège, toutes les maladies analogues à celle de la sœur Saint-Fleuret, se traitent toujours avec succès et à titre absolument gratuit.

Veuillez agréer, Monsieur et très honoré Confrère, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Docteur PADÉANO BROUSSAY

BIBLIOGRAPHIE

GIOVANNI CRISAFI. — *Verso la Luce*, in-8 carré, Florence, chez Bemporad, 1910.

Ces notes de psychologie supernormale, luxueusement éditées, sont une éloquente plaidoirie en faveur de la morale spiritualiste. Toutes nos félicitations à l'auteur.

HAN RYNER. — *Jusqu'à l'âme*, broch. in-8, édition de l'Hexagramme, 4, rue Lamarck, 0 fr. 40.

Ce beau drame, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Hexagramme, le 4 avril 1909, prêche la grande loi du pardon.

H. DURVILLE. — *Les Névroses* : Epilepsie, Hystérie, Chorée, Somnambulisme naturel, Catalepsie, Léthargie, in-16, 1 fr.

id. — *Les fièvres éruptives* : Erysipèle, Rougeole, Scarlatine, Variole, Varicelle, Roséole, Rubéole, in-16, 1 fr.

C. W. LEADBEATER. — *De l'autre côté de la Mort*, trad. de l'anglais par Gaston Revel. Paris, 1, rue Marguerin, in-18, 600 p., 4 fr.

Cet énorme volume débute par la théorie théosophique de l'état de l'âme après la mort (p. 1 à 154) ; il énumère, par une collection volumineuse de récits anecdotiques, tous les cas possibles d'apparitions post-mortem (chap. II à 30), puis l'auteur expose ses opinions personnelles sur le spiritisme, le paradis, l'identité des défunts, donne une méthode de clairvoyance et explique la mort des enfants. M. Leadbeater a mis dans cette vaste composition toute la méthode et toute la clarté qui distinguent ses précédents ouvrages.

A. BONNEFONT. — *Leçons de Spiritisme aux enfants*, in-18, 1910, 0 fr. 25.

Dr BONNET. — *Précis d'auto-suggestion volontaire*, in-18, 300 p. 3 fr. 50.

Améliorer l'individu, développer la vigueur physique, l'énergie morale, la fermeté du caractère. Oui, docteur, maîtrise de soi-même, très bien ; mais l'influence sur autrui ? De quel droit ?

I. L. P. BONSENS. — *Le clergé catholique, le Spiritisme et la Paix universelle*, in-18, 1 fr. 50. Excellent ouvrage de propagande.

REVUES

Le Spiritualisme moderne (juillet) : fascicule très intéressant et éclectique ; une étude du P. Alta, une traudction d'A. Besant, une partie d'échos et de phénomènes extrêmement bien faite. — *L'Echo du Merveilleux* (15 août) : numéro consacré à Gaston Méry et à Lourdes. — A étudier, dans les *Libres Etudes*, le travail si plein d'érudition de M. Ed. Bailly sur les Maîtres de Sagesse et les traces qu'on en trouve dans la légende, la tradition et l'histoire. — La *Revue de Psychothérapie et de Psychologie appliquée* des Drs Bérillon et Farez (août) : la Dormeuse d'Alençon, concours réciproque de l'hydrothérapie et de la psychothérapie dans les psycho-névroses (Dr Béni-Barde), interprétation des troubles du sommeil basée sur la pathogénie (Dr Preda). — La *Science Occulte* (août) de Bruxelles : bons conseils de M. Nhutter. — Du Dr Flasschœn (*Le Progrès Universel*), étude sur l'homéo-organothérapie. — Dans l'*Acacia* (avril), discours pour le grade de maître par O. Wirth. — *Ultra* (août) : la Musique et l'Occultisme, par A. Agabiti. — Le *Commentarium*, du Dr Kremmerz continue ses très intéressantes réimpressions italiennes d'ouvrages anciens. — Dans la *Revue du Spiritisme* (août) : I. Leblond, les livres d'Hermès.

Reçus : *Le Messager*, de Liège ; *La Tribune Psychique* de M. Bouvier, de Lyon ; *L'Etincelle* de l'Abbé Julio (août) ; *Le Bulletin de la Société d'Etudes psychiques* de Nancy (août) ; *Luce e Ombra*, de Milan ; *La Revue du Traditionnalisme*.

Nouvelles diverses

Eusapia Paladino a donné à New-York une séance privée sous les plus strictes conditions expérimentales, en présence de nombreux journalistes et d'un prestidigitateur connu (*Light*, 3 juillet).

*
* *

La *Lumière Maçonnique* de mai 1910 nous apprend la création d'un rite mixte, l'ordre des Chevaliers Philalèthes, comprenant dix-huit degrés et construit sur le modèle du Régime des Philalèthes, d'après un manuscrit de M. A. B. de Mangourit (Rennes, 21 août 1752—17 février 1829) ; les fondateurs de ce rite seraient des dissidents de la loge l'Idéal social du F∴ Cyvoct.

De Mangourit a laissé un *Cours de Philosophie maçonnique* en 30 cahiers, 520 pages ; grand-officier du rite écossais philosophique, il fonda à Paris la L. de St-Jean d'Ecosse, des Commandeurs du Mont-Thabor, et un ordre de Dames écossaises de l'hospice du Mt-Thabor.

*
* *

L'Institut psychologique vient de se faire reconnaître comme d'utilité publique.

Le Gérant : P. Chacornac.

Voilà donc un **Traité complet de Science Occulte** en 74 chapitres ; nous allons aborder maintenant les détails techniques avec les livres suivants.

Le **second livre** est spécialement consacré à la kabbale numérique et astrologique. Après avoir traité de la nature des nombres collectivement et individuellement, ainsi que de leurs rapports analogiques (chap. 1 à 21), l'auteur aborde l'astrologie proprement dite, après avoir parlé des correspondances de la musique avec l'astral (chap. 21 à 29). Le titre du chapitre 28 : *De l'observation des choses célestes nécessaires dans toute pratique de magie*, indique l'utilité de cet enseignement si négligé par les prétendus « mages » modernes. Les chapitres 30 à 54 entrent dans le détail des figures talismaniques et de leur caractère par rapport aux planètes, et le livre se termine par une étude sur l'âme humaine. Citons *in extenso* le titre du chapitre 60, le dernier du livre II :

Contenant que les imprécations des hommes impriment naturellement leurs forces sur les choses extérieures, et qui enseigne comment l'esprit de l'homme parvient, par chaque degré de dépendance, au monde intelligible et devient semblable aux esprits et aux intelligences plus sublimes.

Le **troisième livre** est presque exclusivement consacré à la pratique et à l'entraînement magiques.

Les préliminaires de l'entraînement comprennent 9 chapitres (1 à 9.(A partir du chapitre 10, nous abordons l'ésotérisme de la kabbale, l'étude des séphiroths et du monde divin. Cette étude s'étend du chapitre 10 au chapitre 34, où l'on dit quelques mots des intelligences intermédiaires entre le divin et la nature d'une part (ordre anismatique) et entre l'humain et la nature d'autre part, « des dieux sujets à la mort », ce que nous appelons les élémentals. Tout cela nous mène au chapitre 37. A partir de là, nous revenons à l'étude de l'âme humaine considérée comme susceptible de servir de base aux réalisations magiques. Notons le chapitre 62, consacré à l'obtention des pouvoirs psychiques (prophéties, fureur, extases, oracles), etc., etc. L'entraînement de la volonté est décrit du chapitre 54 à la fin, théoriquement et pratiquement (netteté, chasteté, jeûne, solitude, pénitence, adoration, sacrifice, consécration, etc., etc.).

Il nous reste à parler maintenant du **quatrième livre**, considéré généralement comme apocryphe et qui traite de la pratique dans tous ses détails. Ce livre fut d'un grand secours à Eliphas Lévi qui l'a presque entièrement reproduit dans son rituel. Il traite des correspondances magiques, de la préparation du local de l'expérience, de la consécration et en particulier du livret magique, des conjonctions et des évocations, etc., etc.

Notre édition comprendra, en outre, une série de traités très intéressants de pratique comme ceux de **Pierre d'Aban, d'Arbatel, des lettres sur la magie,** etc.

Voici l'analyse rapide de ce merveilleux travail qui restera comme un des monuments les plus solides qui aient été élevé à la gloire des traditions ésotériques au XVIe siècle.

Imprimerie ANDRÉ MAYEUR, 4, rue de la Verrerie, PARIS.